



# Temps de l'écriture et temps de l'histoire dans les écrits de gouvernement de Machiavel

Jean-Louis Fournel

## ► To cite this version:

Jean-Louis Fournel. Temps de l'écriture et temps de l'histoire dans les écrits de gouvernement de Machiavel. Marchand, Jean-Jacques; Convegno di Losanna, Nov 2004, Lausanne, Suisse. Salerno, pp.75-95, 2006. <halshs-00173142>

**HAL Id: halshs-00173142**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00173142>**

Submitted on 9 Oct 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Colloque de Lausanne (18-19-20 novembre 2004)

***Machiavelli senza i Medici : potere della scrittura e scrittura del potere***

Relazione di Jean-Louis Fournel

(Paris 8 et UMR du CNRS "Triangle : actions, discours, pensées politiques et économiques", ENS LSH Lyon)

---

“Accioché (...) voi non persuadiate essere a tempo ogni volta<sup>1</sup>”  
(Temps de l’histoire et temps de l’écriture dans les *Scritti di governo* de Machiavel)

***Des écrits fonctionnels : remarques de méthode***

Partons d’une évidence. Avec les écrits de gouvernement de Machiavel nous sommes confrontés à un type d’écriture spécifique que nous appellerions aujourd’hui “écriture fonctionnelle”. Il s’agit en effet de textes qui n’ont pas et ne saurait avoir le statut d’“œuvres” dans la mesure où l’écriture est seconde par rapport à l’objectif prescriptif, parce qu’elle n’est en l’occurrence qu’un moyen dont la mesure n’est pas le degré d’achèvement ou la qualité de la rédaction<sup>2</sup> mais son efficacité et ses effets immédiats dans l’histoire du temps présent. Mais, puisqu’il serait possible de rétorquer à juste titre qu’un traité peut avoir tout aussi bien un objectif prescriptif, il convient d’aller plus loin pour construire une spécificité des “écrits de gouvernement”<sup>3</sup>. De fait, la singularité de ces écrits tient d’abord à un autre point : ils n’existent que par rapport au temps de la prescription : un temps très limité, circonstanciel, conjoncturel (pour introduire une notion sur laquelle il faudra revenir<sup>4</sup>). En

---

<sup>1</sup>*LCS*, II (legazione auprès de Cesare Borgia), 348.

<sup>2</sup>Même si celle-ci a son importance et constitue probablement un des critères de sélection des membres de la chancellerie comme on peut le remarquer dans des perspectives différentes mais, somme toute, complémentaires Mario Martelli (“L’altro Niccolò” di Bernardo Machiavelli”, *Rinascimento*, XIV, 1974, p. 39-100), Nicolai Rubinstein (“The Beginnings of Niccolò Machiavelli’s career in the Florentine Chancery”, *Italian Studies*, XI, 1956, p. 72-91) et Robert Black (“Machiavelli, servant of the Florentine republic”, in *Machiavellism and Republicanism*, G. Bock, Q. Skinner and M. Viroli (eds), Cambridge, Cambridge University Press, 1990, p. 71-100).

<sup>3</sup>Nous traduisons directement l’expression *scritti di governo* tirée des éditions Chiapelli (*Legazioni, commissarie, scritti di governo*, Bari, Laterza) et Marchand (*Legazioni, commissarie, scritti di governo*, Edizione nazionale, Roma, Salerno editore, 2002 sqq) afin de distinguer les lettres de gouvernement des lettres d’ambassades (*legazioni e commissarie*). Pour les citations des volumes de l’édition nationale, j’utiliserai l’abréviation *LCS* pour *Legazioni, commissarie e scritti di governo*, suivi du numéro du volume et du numéro de la page.

<sup>4</sup>Sur l’importance de la notion de “conjoncture” je me permets de renvoyer aux prémisses de méthode contenues dans l’avant-propos à J.-L. Fournel et J.-C. Zancarini, *La politique de*

effet, un écrit de gouvernement demeure étroitement lié à une situation donnée sans laquelle il n'a aucun sens et sans laquelle, tout simplement, il n'existerait pas. Voilà pourquoi l'écriture est ici étroitement liée au *temps* court de l'action dans l'histoire en train de se faire. Voilà pourquoi aussi le temps de la réflexion doit se plier à ce temps court. Voilà enfin pourquoi, par voie de conséquence, une des caractéristiques premières de ce type d'écrit est bien évidemment son *rythme* particulier.

Par ailleurs, comme dans les correspondances ou les écrits privés, dont ils adoptent d'ailleurs la forme puisque presque tous les "écrits de gouvernement" que nous considérons dans cette étude, sont des lettres, on peut remarquer que ces courts textes de Machiavel, s'adressent, au nom du conseil des Dix et de la Seigneurie, à une ou quelques personnes en particulier pour transmettre des informations, des injonctions ou des conseils. Est-ce à dire par là même que l'auteur s'effacerait radicalement, se limitant à être en l'occurrence une simple plume au service d'autrui, sans identité décelable ni spécificité de son écriture ? Est-ce à dire que, dans le cas qui nous intéresse, il n'y aurait tout simplement pas d'*auteur*, pas de spécificité autre que technique des textes que nous abordons, comme si ces derniers étaient le produit indifférencié d'une sorte d'intellectuel collectif, la Chancellerie florentine, sans que n'apparaisse de véritable marge de manoeuvre de l'individu, privé de toute capacité de décision et voué, en aval, à traduire simplement ou, en amont, à alimenter le geste politique que constitue cette décision<sup>5</sup> ? Il est clair que, si une telle hypothèse peut à la rigueur (et encore...) être soutenue pour des secrétaires qui se définirent toujours en fonction de cette charge qu'il avaient occupée à un moment ou à un autre de leur existence (glorieux anonymes qui, tel Biagio Buonaccorsi, ont échappé aux oubliettes de l'histoire dans la mesure où leur trajectoire avait croisé un instant celle de leur plus célèbre contemporain), il est difficile de l'accepter telle quelle pour un personnage comme Machiavel. C'est d'ailleurs ce que nous démontre la comparaison - notamment à travers les lignes de continuité possibles - entre les "scritti di governo" et les "legazioni" (notamment quand Machiavel s'y retrouve seul comme c'est le cas dans la deuxième partie de la première légation de France ou dans les légations auprès de Cesare Borgia)<sup>6</sup>. Machiavel est ainsi sans aucun doute plus conscient que ses

*l'expérience. Etude sur Savonarole, Guicciardini et le républicanisme florentin*,  
Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2002.

<sup>5</sup>C'est ce que semble proposer l'étude citée plus haut de Robert Black (marqué qu'il est par ses travaux précédents sur Benedetto Accolti et la pensée politique des chanceliers florentins, Black postule une continuité entre les chanceliers humanistes de la fin du XIVe et de la première moitié du XVe siècles). Il en va de même, à un degré moindre, de l'article de Niccolai Rubinstein cité plus haut.

<sup>6</sup>Une telle comparaison systématique n'est pas le sujet de cette intervention et fera l'objet d'un travail ultérieur. Quoi qu'il en soit, on peut d'ores et déjà remarquer que les lettres d'ambassade manifestent en même temps, suivant un paradoxe qui n'est qu'apparent, une autonomie beaucoup plus grande du rédacteur et des protestations répétées d'humilité (qui évidemment n'ont pas lieu d'être quand le secrétaire, écrivant de Palazzo Vecchio, est censé parler au nom de la *Signoria* ou des Dix). Ce n'est pas un hasard si une partie des exemples les plus significatifs illustrant mon analyse des *scritti di governo* (y compris la citation qui donne son titre à mon intervention) est tirée des *legazioni* de Machiavel (dans ce cas je le signalerai dans les notes entre parenthèses), comme si ces textes-ci étaient le lieu par excellence d'émergence d'une verbalisation plus significative de ce que nous disons en général des *scritti di governo*. Cette autonomie peut d'ailleurs, à l'occasion, lui être reprochée comme l'attestent diverses lettres de ses collègues de chancellerie le mettant en garde contre une excessive indépendance de jugement : John Najemy a insisté, selon moi à juste titre, sur

collègues des problèmes que pose ce schéma de communication induit par les pratiques de la chancellerie que nous allons tenter de mettre en évidence. En effet, pour étudier la spécificité de la réflexion et de l'écriture machiavéliennes entre 1498 et 1512, il convient d'abord de s'interroger sur les modèles de rédaction et d'action dont le secrétaire dispose et auxquels il est soumis durant ces années-là<sup>7</sup>.

Dès lors se posent deux questions symétriques (qui n'ont rien d'original et étaient déjà au coeur des réflexions de Federico Chabod dans son cours romain sur le *Segretario fiorentino* en 1952-1953<sup>8</sup>). La première est une question de méthode : comment faire en sorte que l'étude des écrits de gouvernement - et des *legazioni* - de Machiavel ne soit pas marquée par une sorte de téléologisme, par une vision de ces derniers comme un "stade préparatoire" de l'oeuvre proprement dite du Florentin, dans une sorte de réflexion à reculons, encourageant tous les risques de l'anachronisme? La seconde concerne la lecture globale de la biographie intellectuelle de Machiavel : non sans quelque paradoxe par rapport aux craintes et avertissements exprimés par l'interrogation précédente, il s'agit en effet de se demander quel type de liaison établir entre ces textes-ci et ceux qui ont fait la célébrité posthume de leur auteur, tous rédigés après qu'il avait été contraint d'abandonner la gestion de ces *cose dello stato* auxquelles il était si attaché? C'est d'ailleurs sans doute parce que, dans la carrière de Chancellerie, la politique a été, aussi et peut-être d'abord, une affaire de *mots* à coucher sur le papier pour dire ce qui se passait et ce qui pouvait et devait être fait en fonction de ce qui se passait, que Machiavel peut avoir le sentiment, dans sa retraite forcée, après 1512, de continuer à s'occuper du *stato* lorsqu'il rédige le *Prince*, les *Discours* ou *l'Art de la guerre*.

Nous pourrions dire en résumé que les écrits de gouvernement, c'est leur gageure - et celle de celui qui tente de les analyser - sont *à la fois* des écrits spécifiques et autonomes, (notamment parce qu'ils sont des écrits fonctionnels où, théoriquement, l'auteur devrait s'effacer), mais aussi des écrits qui appartiennent de plein droit à l'une des strates de la production machiavélienne. Il faut donc tresser dans l'analyse ces deux fils et ne pas s'enfermer à cet égard dans une dichotomie stérile : l'opposition entre discontinuité et continuité de la production machiavélienne ou l'opposition entre écrits techniques ou "professionnels" et écrits théoriques, avec son cortège d'interrogations pour savoir quel est le statut philosophique du texte machiavélien - il est clair qu'une lecture philosophique de Machiavel est possible mais il est tout aussi clair qu'elle ne saurait être hégémonique et laisser de côté des logiques interprétatives qui ont une autre source. Durant ces années qu'il passa dans *l'arte dello stato*, au coeur de la *bottega* de la Chancellerie, s'est forgée non seulement une compétence théorique et une expérience pratique dans le champ politique,

ce point dans une de ses études intitulée U"The controversy surroundings Machiavelli's service to the republic" (in *Machiavellism and Republicanism*, *op. cit.*, p. 101-118).

<sup>7</sup>Idéalement, il serait d'ailleurs nécessaire de faire une étude comparative dont l'ampleur nécessiterait un travail collectif de longue haleine sur les écrits de tous les membres de la chancellerie pour faire émerger l'articulation entre la norme et les écarts personnels, entre les pratiques normalisées et normalisatrices, d'un côté, et l'utilisation particulière que chacun en fait, de l'autre (à la façon dont cela a pu émerger de certaines des communications au présent colloque, telle celle de Francesco Bausi "Machiavelli nelle consulte e pratiche della repubblica fiorentina").

<sup>8</sup>Aujourd'hui réédité dans *Scritti su Machiavelli*, Torino, Einaudi, 1980 (3e réed), p. 241-368. Ces questions ont été reprises dans des débats ou polémiques plus récentes sur l'interprétation des années de chancellerie (voir par exemple les lignes de lecture contradictoires qu'expriment les études de Robert Black et de John Najemy dans le même volume collectif cité plus haut - *Machiavellism and Republicanism*, *op. cit.*).

mais une véritable écriture, ou *plutôt*, et plus exactement, une relation spécifique entre les mots de la politique et les choses dont elle s'occupe.

La présente contribution à l'ensemble de ces questionnements part d'une série de propositions qui pourraient constituer la conclusion de notre propos mais qui, pour la clarté de l'exposé, seront avancées d'emblée comme des hypothèses d'étude schématisées comme suit (étant entendu que, dans l'espace limité de cette étude, il s'agit plus de fixer les axes d'un travail plus large que de fournir une démonstration achevée).

- a) Si Machiavel a à sa disposition à peu près la même culture, les mêmes pratiques quotidiennes, la même formation, la même langue, le même matériel conceptuel que ses collègues de chancellerie, il n'en fait pas tout à fait la même chose.
- b) S'il y a continuité entre les mots, le patrimoine lexical mobilisé et les choix syntaxiques des écrits du *negotium* et des écrits de l'*otium*, selon ce qu'a commencé à montrer Fredi Chiappelli dans ses *Nuovi studi sul linguaggio del Machiavelli*, leur utilisation diffère, l'agencement, la syntaxe du discours (dans un sens métaphorique et non strictement linguistique) évolue et transforme le sens et le poids de certains mots clés déjà là dans les écrits de gouvernement mais différemment (*occasione*, *virtù*, *fortuna*, *stato* pour ne proposer que les exemples les plus manifestes).
- c) Si la forme des écrits *post res perditas* est, bien sûr, radicalement différente de celle des écrits de gouvernement c'est aussi la pratique - continue, systématique et dense - de ce type d'écrits qui porte Machiavel à privilégier après 1512 des formes d'écriture surprenantes, inédites ou variant à chaque rédaction des textes majeurs (le traité dialogique du *Prince*, la forme éclatée des *Discours*, le dialogue *stricto sensu* dans *l'Art de la guerre*, le "grand récit" historiographique finalement retrouvé des *Istorie fiorentine* - sans même parler des pièces de théâtre).
- d) Enfin, quatrième et ultime hypothèse, la logique qui conditionne les trois propositions précédentes tient pour bonne part, sinon pour l'essentiel, au rapport au temps qui se construit dans l'expérience de la chancellerie, synthétisé dans l'usage qui est fait d'une catégorie (là encore vieille mais qui est utilisée de façon neuve) : la "qualité des temps"<sup>9</sup>. On pourrait faire ici l'hypothèse que cette notion rivalise (en la modifiant) avec celle qui devait prévaloir dans le travail de chancellerie : la *fede* propre aux juristes et notaires. Ces derniers, ce n'est pas un hasard, cessent d'ailleurs justement durant ces années-là d'être les seuls professionnels susceptibles de devenir fonctionnaires de la chancellerie. Du même coup l'écriture du chancelier n'est plus ce qui "fait foi" mais ce qui tente d'approcher la vérité d'un moment particulier ; la véracité du propos n'est plus portée par la légitimité que confère *a priori*, en amont, une compétence professionnelle mais par l'adéquation de l'analyse au développement des événements : c'est aussi pour cela que la pratique est le lieu de légitimation du discours et que les mots deviennent des *faits* et sont partie constituante de l'action politique.

Examiner le rapport qui s'établit entre les mots et les choses de la politique à partir de cette question du temps est un choix est fondé sur un constat, qui fut illustré pour la première fois dans les sermons de Savonarole<sup>10</sup> : la perception du temps - de sa nature, de sa force, de ses "effets" et de sa présence - a connu une évolution décisive et dramatique depuis le début de la crise ouverte par les guerres d'Italie à l'automne 1494. Un résumé - là encore

<sup>9</sup>Où l'on retrouve la conjoncture évoquée plus haut et sans que l'on puisse rapporter simplement ce réquisit à une exigence méthodologique de contextualisation. Le renvoi à la "qualità dei tempi" apparaît un nombre incalculable de fois et ce, dès les premières lettres de chancellerie (*LCS*, I, 64, 65, 113, 174, 207, 240... II, 59, 67, 89 (avec un usage de *temporali* pour *tempi* - 101, 127, 581 etc.).

<sup>10</sup>Nous avons tenté de le montrer, avec Jean-Claude Zancarini, en d'autres lieux : voir *La politique de l'expérience...*, *op. cit.*, p. 41-53.

outrageusement schématique - pourrait brosser un état des lieux en trois points à ce propos. D'abord, l'héritage du *passé* n'est plus aussi naturellement lourd de ce sens rassurant qu'assuraient la transmission d'une sagesse stoïco-chrétienne des marchands ou le modèle antique ressuscité des humanistes du *Quattrocento* (c'est un "autre" modèle romain que Machiavel est conduit à réinventer). Ensuite, le drame du *futur* ne se résume pas à l'issue apocalyptique qui avait toujours été présente à la conscience des générations précédentes mais avec laquelle elles avaient pris l'habitude de cohabiter (en l'apprivoisant quasiment, en lui donnant sa place dans la perception des temps)<sup>11</sup>. Enfin, le *présent* a acquis une radicalité qui le rend tout à la fois impératif et incompréhensible, porteur d'un passé proche qui engage et d'un possible futur qui impose une réaction circonstanciée (puisque l'enjeu de cette dernière n'est plus ni le salut individuel ni la survie du monde chrétien mais la sauvegarde d'une république singulière, d'un Etat particulier, bref de la *patrie*)<sup>12</sup>.

De la perception du temps que j'ai tenté de décrire ne naît pas d'abord une écriture individuelle spécifique mais plutôt une écriture collective qui, à l'occasion, bouscule quelque peu les modules - tout aussi collectifs - de l'écriture traditionnelle des chanceliers humanistes, ne serait-ce que faute de temps pour la rédaction des missives<sup>13</sup>, le scripteur allant au plus vite et réduisant à l'extrême tout ce qui relève des énoncés purement formels. Dans cette perspective, l'écriture fonctionnelle de la politique ne peut se fonder seulement ni sur les assurances d'un héritage stratifié de savoirs faire d'expérience ni sur la certitude d'un futur que l'on contrôle et que l'on peut annoncer. Elle doit accepter ce que nous pourrions appeler les incertitudes de l'épreuve du présent. Il demeure en permanence une interrogation sur les effets de ce qui est demandé ou requis. C'est de la sorte une autre forme d'expérience qui se fait jour et s'exprime au travers de l'écriture : c'est ce que nous allons décrire succinctement dans le deuxième moment de cette étude.

\*\*\*

### *Formes et statut de l'écriture*

La conscience du caractère irréductible d'un présent insaisissable et menaçant porte en elle un affaiblissement de cette expérience qui fut longtemps le socle premier de la connaissance et de la compétence politique, garanti par une transmission générationnelle dont les *scritti di famiglia* nous donne une illustration écrite (et privée) manifeste tandis que les procès-verbaux des *pratiche* nous en offre une trace orale (et publique)<sup>14</sup>. Entendons-nous

<sup>11</sup>Le cas de Savonarole est une fois encore très significatif sur ce point surtout quand on le compare aux caractéristiques communes des prophéties telles que Ottavia Niccoli a pu les décrire dans son ouvrage *Profeti e popolo nell'Italia del Rinascimento* (Bari, Laterza, 1987).

<sup>12</sup> Voir J.-L. Fournel, "Le présent de l'expérience : les conflits de temporalité au temps des guerres d'Italie", à paraître dans les actes du colloque *Continuités et discontinuités dans l'écriture de l'histoire*, P. Pénisson (ed.), Paris, PUV, 2005. Cfr *LCS*, I, 309 : "egli è necessario provvedere più tosto al futuro che avere rispetto alle cose passate, non vi sendo alcun rimedio" et *LCS*, II, 142 : "non contenendo le vostre altro che disordini passati e sospezione del futuro né possendo noi al presente farvi convenienti provvedimenti, ci pare perdere el tempo in scrivervi".

<sup>13</sup> *LCS*, I (legazione di Francia), 398 : "Perché in questo punto ci è fatto intendere la partita di questo corriere, noi non aviamo tempo a scrivere alle Signorie vostre altro che, sotto brevità, significare a quelle come (...)"

<sup>14</sup> Voir la question de l'usage des proverbes et maximes différent chez Machiavel et chez Adriani selon Fredi Chiappelli (*Nuovi studi...*, op. cit., p. 50 sqq). Sur la question de

bien : l'expérience reste de toute évidence une qualité essentielle de l'homme politique mais elle évolue imperceptiblement par le truchement d'une nouvelle définition de son périmètre, où l'écriture va jouer son rôle. L'expérience dans cette perspective est moins le fruit d'une accumulation au fil des années et des générations, où l'individu se doit d'être ce que furent toujours ses aînés, que la marque d'un parcours individuel et d'une confrontation singulière avec les données du passé très proche et avec les événements du présent en cours. Ce présent et ce passé très proche doivent être saisis dans leur complexité suivant une logique non linéaire et non progressive construite à partir d'une taxinomie des faits différents et des causalités multiples. L'important, pour reconquérir une maîtrise partielle du temps et autoriser une lecture de l'histoire en mouvement, est bien, en effet, de tenter de transcrire tout ce qui constitue la spécificité du moment historique, cette "qualité des temps" que nous évoquons plus haut. Ceci ne peut être fait, tout au moins dans un premier temps, dans le cadre du "grand récit" d'une historiographie recomposant les données selon une structure forte et rationnelle : il convient d'abord d'accepter cette vision éclatée que permet de reconstruire la multiplicité infinie des écrits de gouvernements (et que tentera autrement de saisir plus tard la forme improbable et inédite des *Discours*). L'*esperienza delle cose moderne* de la lettre de dédicace du *Prince* s'avère ainsi une formulation qui n'est ni banale ni évidente et qu'il faut décrypter. La formation initiale de l'individu y garde certes son importance (et avec elle le viatique que peut représenter le fait d'être "bien né", dans telle ou telle famille habituée à être aux affaires), mais elle est largement subordonnée à une formation "sur le tas", largement empirique. On sait d'ailleurs que Machiavel s'est construit une carrière brillante dans la chancellerie du fait de son activité beaucoup plus que grâce à sa naissance et à sa formation intellectuelle ou professionnelle préliminaire<sup>15</sup>. C'est bien la pratique assidue de la *bottega* de la Chancellerie qui nourrit cet *arte dello stato*, célèbre hapax machiavélien connotant un "métier" particulier riche de ses configurations, de ses habitudes, de ses pratiques et de ses compétences acquises au fil des ans<sup>16</sup> : nous sommes ici loin d'une quelconque "science" de la politique ou de l'Etat comme "oeuvre d'art" cher à Burchkardt.

Ce faisant, les *avvisi* des *scritti di governo* sont la trace d'une logique dont nous pourrions dire qu'elle est symétrique (voire parfois antagoniste) de celle qui est à l'oeuvre dans les *pratiche* - même s'il n'est pas rare que les lettres de gouvernement se réfèrent aux (et se fondent sur) les discussions desdites *pratiche* pour justifier une recommandation ou un ordre. S'il en est ainsi c'est d'abord - mais pas seulement - parce que, dans les *pratiche*, destinataires et destinataires du propos sont présents dans le même espace (la salle dans laquelle ils sont réunis), au sein d'une réunion définie donc dans un cadre temporel arrêté et circonscrit et nourrie d'interventions orales. Au contraire, ceux des missives de la

---

l'expérience et de sa place dans la formation politique individuelle voir F. Gilbert, *Machiavelli e il suo tempo*, Bologna, Il Mulino, 1980, p. 92-94 et la thèse de doctorat de Cécile Terreaux-Scotto, *Les âges de la vie dans la pensée politique républicaine florentine des Ciompi à la fin de la République*, Université Paris 8, 2001.

<sup>15</sup> Voir Demetrio Marzi, *La Cancelleria fiorentina*, Firenze, Le Lettere, p. 296-300.

<sup>16</sup> A cet égard certaines remarques de Carlo Ginzburg dans un récent article ("Machiavelli, l'eccezione e la regola", *Quaderni storici*, 112, a. XXXVIII, n°1, aprile 2003, p. 195-213) n'emportent pas entièrement l'adhésion notamment quand il semble renvoyer à une tradition scolastique la question de l'*arte* : l'*arte dello stato* c'est bien cette *bottega dello stato* qu'il évoque dans sa correspondance avec Vettori. Les sources livresques ont certes leur intérêt (surtout quand elles sont corroborées par ce que l'on sait de la bibliothèque familiale d'après les *ricordi* du père de Niccolò) mais elles ne suffisent pas à expliciter certains termes, noeuds ou concepts machiavéliens

chancellerie sont par définition éloignés les uns des autres avec une incertitude temporelle constitutive du cadre de l'échange écrit soumis aux aléas matériels et logistiques de la circulation des courriers. En outre, selon des considérations moins formelles, les logiques respectives des *pratiche* et des *scritti di governo* divergent radicalement : dans les *pratiche* il s'agit de s'approcher, par une suite d'approximations successives collectives et comparées de la bonne analyse et de la bonne décision, en donnant le temps au temps ("godere il beneficio del tempo"<sup>17</sup>) et en privilégiant la parole sur l'action, la dispute sur l'injonction, la réflexion contradictoire sur la décision, la multiplicité des hypothèses sur la mise en évidence d'une unique solution. Dans les *avvisi*, il faut tout au contraire favoriser à tout moment une économie absolue d'un discours circonstancié et une effectivité immédiate de l'énoncé. L'écriture tresse ainsi une série de fils en perpétuelle tension qui unissent le centre à la périphérie de l'Etat, ou plutôt aux périphéries de cet Etat (où l'administration de la chancellerie joue un rôle d'autant plus important qu'elle est en charge de la continuité de l'Etat compte tenu de la rotation rapide des charges de gouvernement). L'ensemble de ces fils constituent une sorte de trame provisoire qui, dans l'incertitude ou les nécessités des temps de guerre et dans les difficultés logistiques objectives de la circulation des informations, crée le seul tissu conjonctif de l'Etat, dans une sorte d'espace administratif virtuel qui peut prétendre pallier le contrôle insuffisant de la république sur l'espace réel du territoire et l'instabilité structurelle qu'entraîne la rotation rapide des charges. On se rappellera à ce propos l'éloge de Virgilio Adriani par Jacopo Nardi, selon lequel le patron de la chancellerie est le "*filo perpetuo e continuo del maneggio delle cose della repubblica*"<sup>18</sup>.

Cela ne va pas sans quelque paradoxe car on peut constater que se mêlent dans cette écriture quatre réquisits partiellement contradictoires. En premier lieu, l'écriture a en elle-même une valeur au-delà de son contenu. De fait, si les rédactions s'espacent trop, si les réponses et les questions des autres tardent ou manquent, le fil de l'information se rompt et la décision du centre (mais aussi les éventuelles initiatives ou décisions de la périphérie) en devient plus difficile voire impossible<sup>19</sup>. La chancellerie remercie ceux qui lui envoient très fréquemment des informations<sup>20</sup>, tance ceux qui ne le font pas<sup>21</sup>, appelle à écrire plus souvent<sup>22</sup> ou encore affirme que l'on écrit non parce qu'on a quelque chose de nouveau à

---

<sup>17</sup> On remarquera quand même que les écrits de gouvernement conservent des traces non négligeables de cette conception de la temporisation - cfr *LCS*, I, 267 et II, 288.

<sup>18</sup> Cité par D. Marzi, *op. cit.*, p. 293-294.

<sup>19</sup> *LCS*, I, 33 ("confortianvi adunque per lo avvenire a non preterire dello scrivere, perché siamo certi che ora per ora accade costi' qualcosa di nuovo da avvisare : il che facendo farete el debito vostro e cosa grata a noi e a tutto questo popolo"). Là encore les exemples pourraient être multipliés.

<sup>20</sup> *Ibid.*, II, 629 : "non è necessario ti scusi dello scrivere spesso perché è cosa sommamente desiderata da noi ; e pero' voliamo che non perdoni alla penna, ancora che non ti occorressi cosa di molto momento".

<sup>21</sup> *Ibid.*, I, 115 ("imponiamti ce ne dia notitia"). On remarquera qu'au fil des ans l'assurance du secrétaire grandit et son ton devient à l'occasion plus autoritaire à l'égard de ses correspondants (*LCS*, II, 142, 145).

<sup>22</sup> *Ibid.*, I, 356 ("e perché varii casi possono occorrere ciascun di' che, al presente, non si possono né prevedere né dartene particolare intrusione, oltre a rimmetterci alla prudenzia tua t'imponiamo che di ogni cosa che accadrà ci dia subito particolare avviso ; e noi per nostre lettere ti faremo intendere e commetteremo quanto voliamo facci"). Voir aussi *LCS*, II, 158, 219.



transmettre mais parce qu'il faut tout simplement écrire régulièrement<sup>23</sup>. D'un côté, les destinataires des missives des secrétaires sont leurs yeux, ils doivent "bien voir" ce qui se passe et en rendre compte<sup>24</sup>; de l'autre, le conseil des Dix et les Seigneurs sont aussi les yeux des magistrats ou des officiers de la république en mission<sup>25</sup>. Les premiers voient de près, "in sul fatto"<sup>26</sup>, suivant une perspective de focalisation, les seconds voient de loin avec un angle de vue plus large et une possibilité de mettre en série des éléments plus nombreux : ainsi, leurs insuffisances respectives se complètent, la myopie potentielle des uns corrigeant la potentielle presbytie des autres<sup>27</sup>. Cette aussi dans cette métaphore visuelle que se construit la théorie du *veder discosto* qui aura une grande importance dans les oeuvres *post res perditas*<sup>28</sup>.

En second lieu, les lettres se doivent d'être précises et utiles du premier mot au dernier : l'écriture doit échapper à toute contingence et s'ancrer dans la nécessité (la *necessità* des *tempi avversi*). D'où une série de pratiques récurrentes (mais on pourrait multiplier d'autres exemples) :

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, II, 142 : "più per non mancare di risposta alle vostre de' 6 e 8 del presente vi scriviamo questa che per iudicare noi necessario el rispondervi. Perché non contenendo le vostre altro che disordini passati e sospezione del futuro né possendo noi al presente farvi convenienti provvedimenti, ci pare perdere el tempo in scrivervi. *Tamen* per il debito dello officio nostro vi commendiamo delli avvisi datoci e confortianvi a fare in coteste occorrenzie quello di buono vi sia possibile, non mancando di avvisarci continuamente". On trouve toutefois, au nom d'une économie stricte de l'écriture utile des remarques sur la nécessité de ne pas écrire quant on n'a rien de nouveau à dire (*LCS*, I, 157, 166).

<sup>24</sup> *Ibid.*, I, 179 ("Noi non ti potremo con più efficace parole dimostrare quanto sia di necessità tenere gli occhi aperti") ; *Ibid.*, I (legazione di Francia), 424-425 ("stareno alla vista e governerenci secondo li altri e secondo le faccende che ci sopra giugnessino"), 454 ("come le Signorie vostre intendono, noi senza rispetto e largamente scriviamo come ci pare vedere e intendere le cose di qua").

<sup>25</sup> *Ibid.*, I (legazione di Francia), 493 ("è seguito dipoi quello che al presente si scrive, né mi è parso fuora di proposito fare questo poco della replica accio' che le Signorie vostre si rappresentino meglio avanti gli occhi le cose di qua e dipoi le possino trattare con più utile pubblico").

<sup>26</sup> Sur la distinction entre être à Florence et être "sul posto", "sul luogo", "sul fatto", voir par exemple *LCS*, I, 92 ("per qual si sia la cagione la lascereno a voi interpretare che sete in sul fatto"), 196 ("per essere in sul luogo, e prudentissimo, potrai deliberare tutto saviamente") et II, 184 ("Farai, dunche, di essere prudente, come si richiede a chi si truova in un simile luogo, perché molte cose occorrono ogni di', che non si potendo da noi intendere se non fatte che le sono, è necessario totalmente vi si adoperi el consiglio e la prudenzia di chi è in sul fatto"). Sur ce point, la Signoria rappelle messer Niccolo' à ses devoirs en novembre 1502 (*LCS*, II, 416, 433).

<sup>27</sup> *Ibid.*, II 67 ("Questi tempi della qualità che e' sieno non crediamo bisognare ti si esponga altrimenti, e come è necessario a chi è preposto ad una città della qualità che è cotesta, avere un tratto li occhi alle cose capitali e quelle senza rispetto veruno correggere", 219 (utilisation de l'expression "vedere ciascun in viso"), 619 (utilisation de l'expression "avere gli occhi alle mani"). *Ibid.*, I, 424-425 : "stareno alla vista e governerenci nel seguirle secondo li altri e secondo le faccende che ci sopra giugnessino").

<sup>28</sup> Voir dans ce volume la communication de Giorgio Inglese (pour les effets que cette place du vedere peut avoir dans la pratique théorisée à partir de 1506 du *veder discosto*). Voir aussi, sur la question du *vedere*, la postface à notre édition du *Prince*, Paris, PUF, 2000).

- la distinction entre lettres privées et lettres publiques (qui est faite dans les premières)<sup>29</sup>
  - la stricte limitation des formules convenues d'ouverture et de fermeture du message puisqu'il convient de "non multiplicare in parole non necessarie"<sup>30</sup>
  - l'utilisation des latinismes de chancellerie soit comme mots outils scandant le texte (*etiam, tamen, ulterius*)<sup>31</sup>, soit comme - ce qui est plus intéressant - comme lieu de condensation d'un sens important et spécifique (et dans ce cas-là on les trouve en une ou deux occurrences)<sup>32</sup>
  - l'usage de *etc.* Quand le scripteur sent qu'il va s'étendre excessivement sur des énoncés purement formels ou déjà connus
  - l'abondance des formules du type "il n'y a rien d'autre à dire", "nous devons dire seulement que"...
  - le refus de s'attarder sur ce qui est advenu, soit que ce soit irrémédiable soit que ce soit sans conséquence : le passé, même proche, ne compte que comme projection dans le présent et le futur proche ; il ne faut jamais perdre de temps et d'énergie en d'inutiles lamentations<sup>33</sup>
  - le temps bref, le temps tactique, i.e. ce qui doit et va advenir, prend le dessus systématiquement sur le temps long, le temps stratégique (probablement plus présent dans les grands tableaux de la situation européenne contenus dans certaines missives des *legazioni* ou dans les lettres privées - y compris des lettres qui ne sont pas de Machiavel mais adressées à lui, par exemple par Biagio Buonaccorsi).
  - les *avvisi* venant de la périphérie ne sauraient théoriquement être le lieu d'une analyse subjective, c'est le centre qui a le monopole théorique de l'analyse, la périphérie étant l'espace du recueil et de la sélection des informations "objectives", les plus proches possibles de la "vérité" (même quand celle-ci est difficile à discerner)<sup>34</sup>.
- c) En troisième lieu, un dosage subtil existe entre, d'un côté, les formes de l'imposition ou du commandement (avec une multitude de verbes aux valeurs injonctives progressives : *confortare, ricordare, addimandare, desiderare, volere, esortare, comandare, imporre* ...) et, de l'autre, l'admission constante d'une nécessaire marge de manoeuvre et d'initiative de la part du destinataire des missive issues de la chancellerie puisque lui seul a le statut de témoin actif avec - ce qui est capital pour la logique temporelle qui nous importe ici - un temps d'avance sur le centre, et un temps d'avance qui peut s'avérer décisif dans l'état de guerre permanente.
- d) Enfin, en quatrième et dernier point, les lettres se doivent de présenter tous les détails (*particolari*) utiles à l'élaboration d'une décision<sup>35</sup>. Or, par définition, d'une part, on ne sait le

---

<sup>29</sup> *Lettere*, a cura di Gaeta, Milano, Feltrinelli, p. 42, 51.

<sup>30</sup> *LCS*, II, 55.

<sup>31</sup> Parmi des dizaines d'occurrences citons par exemple, pour *tamen*, *LCS*, I, 105, 196, 204, 214, 218, 229, 271, 293, 295 etc.

<sup>32</sup> Voir entre autres exemples possible, *Ibid.*, I, 339 (*particulariter*), I, 102 (*iuxta posse nostrum*), I, 125, 130 (*aperto Marte* - où l'on retrouve les vers du *Decennale primo* recommandant d'ouvrir le temple de Mars) etc.

<sup>33</sup> *Ibid.*, I, 309 "è necessario provedere più tosto al futuro che avere rispetto alle cose passate, non vi sendo alcun rimedio".

<sup>34</sup> *Ibid.*, I, 422 (legazione di Francia) : "benché non possa facilmente scrivere el vero per le naturali variazioni della corte"

<sup>35</sup> *Ibid.*, II, 42 ("confortandoti di nuovo, come per altro ti si è scritto, a stare vigilante, né risparmiare la penna per avvisarci di tutto quello presentissi, ancora che cosa minima e non di molta importanza"). A l'occasion il est d'ailleurs reproché à Machiavel lorsqu'il est en mission de ne pas se plier à ce réquisit =(cf les lettres de ses amis Niccolo' Valori et Biagio Buonaccorsi durant la legazione auprès de Cesare Borgia à l'automne 1502 - *Lettere*, op. cit.,

plus souvent qu'*a posteriori* quels sont les détails qui ont de l'importance et, d'autre part, seul le centre est habilité à déterminer avec une véritable pertinence le statut de chaque détail dans l'ensemble de la situation historique. Du même coup, les détails fournis peuvent tendre à s'accumuler sans mesure aucune. De ce fait, si les requisits de l'économie maximale du discours, impliquent une restriction drastique de l'énoncé, la recherche des moindres détails entraîne potentiellement une extension infinie du même énoncé.

En définitive, ce qui est en jeu à chaque fois, c'est le rapport de traduction du fait vécu ou de la parole entendue en mots immédiats qui sont nécessairement réducteurs par rapport à la situation de référence. Machiavel remarque par exemple souvent cette lacune de l'écrit sur l'oral rapporté<sup>36</sup>. La capacité d'objectivation, capitale pour fonder à la fois une décision et une forme de connaissance rationalisée, donc pour permettre une nouvelle maîtrise du temps, est toujours sujette à caution<sup>37</sup>.

L'écriture, dans les textes que nous étudions, acquiert un statut unique et irremplaçable mais elle est aussi marquée au sceau d'une insigne fragilité et d'une insuffisance endémique. Une aporie menace de ce fait le raisonnement des gouvernants et la rationalité même du gouvernement : l'articulation problématique entre l'accumulation infinie et lente des informations et leur réduction rapide et drastique à l'essentiel. On tient là une forme écrite de la contradiction entre les mots et les événements ou entre la réflexion et l'action, comme si les "écrits de gouvernement" avaient réussi à renfermer en eux les problèmes (et donc les solutions) de cette vieille opposition fondatrice de la pensée politique. La solution pour échapper à cette aporie potentielle est double - rationnelle et éthique - ; du côté de la raison, il faut privilégier la question de la hiérarchisation des données en fonction de la *conjoncture* ; du côté de l'éthique, il faut appeler chacun à faire son devoir<sup>38</sup> au nom de l'amour de la patrie en toutes circonstances. C'est au fil de cette composition de la raison des choses et de la morale des hommes que s'impose le concept de "qualità dei tempi" comme clé déterminante de l'analyse et que s'affirme un contenu éthique pour le supposé pragmatisme administratif. La structure logique de la circulation des énoncés dans les écrits de gouvernement peut à cet égard représenter un ultime éclairage important pour notre propos car elle permet de questionner la fiabilité de cette éthique administrative de la rationalité conjoncturelle gouvernement.

\*\*\*

### *Structure logique de l'échange*

---

p. 72, 89, 91, 104 - que l'on comparera avec les lettres officielles envoyées par la Signoria et les Dix à Machiavel durant la même période in *LCS*, II).

<sup>36</sup> *LCS*, I, 454 -legazione di Francia - ("per farvi a bocca toccare quello che scrivendo non si puo' significare") et II, 20-22 - legazione auprès de Cesare Borgia.

<sup>37</sup> La *ragione* est moins liée à l'espace du rationnel qu'au probable, au possible, à ce qui est "raisonnable" - dans le sens atténué de cet adjectif - ou, symétriquement, à ce qui renvoie à la sphère du juridique - cf F. Gilbert, *Machiavelli e il suo tempo*, op. cit., p. 90-100 et les contributions de Paolo Carta - "Guicciardini scettico?" - et Diego Quaglioni - "Politica e diritto in Guicciardini" - publiés dans *Bologna nell'età di Carlo V° e Guicciardini*, Bologna, Il Mulino, 2000, p. 256-282 et 181-196 ainsi que de Diego Quaglioni, *A une déesse inconnue : la conception pré-moderne de la justice*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2003.

<sup>38</sup> Cette question de l'*officio* est présente d'emblée dans les écrits de gouvernement (cfr *LCS*, I, 23). *Offizio*, ou *ufficio*, ou *debito*, est d'ailleurs un des termes récurrents dans toutes les lettres de chancellerie. On se rappellera la revendication de l'*offizio di uomo buono* dans l'introduction des Discours.

Revenir à la description de la logique à l'oeuvre dans les correspondances des écrits de gouvernement peut nous permettre en effet d'éclairer les formes et les enjeux du rapport entre le *temps* de l'écriture, son *espace* de déploiement et *l'action des hommes* dans *l'histoire* en train de se faire. Je distinguerai pour ce faire trois questions centrales autour d'une contrainte à trois visages (l'espace, les acteurs et le temps).

### 1) *Articulation centre/périphérie(s) : les contraintes de l'espace*

La correspondance se voit imposé par le centre (la Chancellerie) une logique récurrente qui requiert l'enchaînement de diverses actions selon un schéma où l'on peut discerner selon les cas de quatre à six ou sept moments distincts du point de vue du destinataire (quatre quand il n'y a pas d'autonomie de manoeuvre et de jugement du destinataire - forme la plus radicale ... et la plus rare - six dans une situation plus fréquente ou l'empirisme commande de laisser le champ libre à une forme d'action du destinataire périphérique) :

A voir et recueillir les informations (*investigare*)

B dresser les grandes lignes d'une description de la situation (*ritratto / avviso / particolari*)

C analyser et juger (*intendere*)

D entreprendre une action autonome éventuelle de la périphérie (en cas d'urgence) (*rimediare/provedere*)

E faire parvenir l'information en direction du centre (*avviso / advisare*)

F recevoir en retour un ordre du centre (qui est le lieu du *provedere* du *consiglio* et de la décision) et l'exécuter<sup>39</sup>

G rendre compte de l'exécution de l'ordre (*advisare*)

Les phases C et D sont celles qui posent problème soit parce que l'état d'urgence peut conduire le destinataire des ordres du centre à ne pas pouvoir attendre les instructions, soit parce que le destinataire périphérique entend exercer sa capacité de jugement<sup>40</sup>. La complexité de l'espace concerné (l'ensemble de l'Etat florentin et les multiples points de fragilité de celui-ci) et des temps de la guerre en cours (soumis aux nécessités et aux variations de la fortune) rend impossible la stabilité du schéma idéal de communication entre la chancellerie et ses destinataires. A cet égard, il est notable que le 31 juillet 1503 on trouve dans une lettre à Antonio de Filicaia une formulation d'une netteté qui pouvait sembler difficile à penser (et qui ne se trouve pas me semble-t-il) dans les quatre premières années de correspondance : "farai dell'altro tuo debito e nello investigare e nello intendere e nel provvedere e nello advisare noi come si aspetta uno huomo savio come tu"<sup>41</sup>. Dans cette formulation, les différentes étapes évoquées plus haut sont enchaînées différemment comme pour dépasser les contradictions potentielles liées aux rôles respectifs des acteurs : une lettre de la même époque à Giovanni Ridolfi énonce aussi que "bisogna che tu advertischa e stia vigilante et non perdoni a nessuna X - lacune ou oubli signe de la rapidité du scripteur - per

<sup>39</sup> Sur ce que fait le centre, certaines formulations récurrentes sont significatives (*LCS*, I, 333 : "avendo esaminato bene la tua lettera e discussi e' ragionamenti hai auto con lui siamo in ferma opinione che..." ou *LCS*, II, 323 : "e si è differito el rispondere a queste ultime vostre dell'ultimo del passato perché abbisognando quelle di qualche considerazione non ci siamo possuti risolvere prima ; e avendo di poi esaminato el contenuto di esse, non possiamo se non commendarvi...").

<sup>40</sup> cf les recommandations des collègues de Machiavel à ne pas porter de jugement et à se contenter de donner des informations détaillées

<sup>41</sup> *Legazioni, commissarie e scritti di governo*, a cura di F. Chiappelli, Bari, Laterza, vol III, 1984, p. 13.

intendere et advisare et rimediare dove bisogna”<sup>42</sup>. Un autre exemple pourrait être à cet égard la dynamique des ordres et des événements qui prévaut lors de la battaglia di San Vincenzo (17 août 1505) où la victoire florentine est due à une initiative des capitaines et commissaires sur place contre l’avis de la chancellerie et de la *pratica*<sup>43</sup>.

2) *Ambiguïtés et confusions des rôles et des pratiques entre destinataire(s) et destinataire(s) : les contraintes des acteurs*

Même si la rédaction fait parfois semblant de pouvoir poser une répartition des rôles stricte et bien définie entre destinataires et destinataires (“il che ci è parso ricordarti per non mancare dello officio nostro, pertanto farai di non mancare del tuo”)<sup>44</sup>, les contraintes de l’espace et du temps pèsent sur les acteurs brouillant parfois leurs rôles respectifs. Ces contraintes spécifiques aux acteurs de l’histoire en cours peuvent être étudiées à travers des couples de verbes aussi symétriques que récurrents qui ponctuent les écrits de gouvernement.

- *Ritrarre et giudicare, intendere et fare*

Le fonctionnaire de la république doit savoir broser un portrait de la situation sans juger trop ce qu’il voit mais en donnant à ses maîtres les moyens de fonder leur propre jugement.

Machiavel, lorsqu’il est en mission, entend ajouter au *ritratto*, toujours demandé, le *riscontro* qui permet de trier entre les données celles qui importent de celles qui sont secondaires (et nécessite plus de temps)<sup>45</sup>. Toutefois en général, l’officier doit tout mettre en oeuvre pour comprendre ce qui se passe mais attendre pour agir que lui soient données les instructions de la Seigneurie. C’est lui qui fera mais ce n’est pas lui qui décide que faire. Mais que se passe-t-il quand le temps presse ? Il en ressort dans les propos même de la chancellerie une double injonction contradictoire à attendre des consignes et à savoir prendre les mesures nécessaires si la situation le nécessite<sup>46</sup>.

- *Dire i particolari e stare sul generale*

L’officier en mission doit recueillir tous les détails susceptibles d’être utiles pour l’analyse tout en demeurant dans son propos à un degré de généralité élevé puisqu’il ne saurait gérer seul sans attendre les instructions la situation spécifique dans laquelle il se trouve. Mais, d’une part, les détails sont par définition changeants et seul celui qui s’y trouve confronté les maîtrise en temps réel et, d’autre part, la connaissance de l’ensemble de la situation internationale peut s’avérer nécessaire à la compréhension de l’importance de telle ou telle donnée. Du même coup, le propos peut hésiter entre une avalanche de détails et une sélection de ces derniers (causée aussi par la nécessité d’écrire vite et de hiérarchiser l’information).

- *Dare avvisi e scambiare pareri*

L’envoyé de la république peut à la rigueur donner un avis tiré de son expérience directe mais il n’est pas dans une logique de dialogue et d’échange de points de vue avec ses interlocuteurs de Palazzo Vecchio. La hiérarchisation extrême de la communication et du

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 13

<sup>43</sup> *Ibid.*, vol IV, 1985, p. 239, 244, 246-248 et cf *Consulte e pratiche*, a cura di D. Fachard, vol. ??, p. ??? . On pense au chapitre 33 du livre II des *Discours* où les Romains sont loués pour ne donner à leurs capitaines que des instructions très générales sans se mêler de décider quand et comment livrer bataille.

<sup>44</sup> *Ibid.*, II, 72.

<sup>45</sup> *Ibid.*, II, p. 435 (“le vostre Signorie mi abbino per scusato : e pensino che che le cose non s’indovinono, e intendino che che si ha a fare qui con un principe che si governa da sé e che chi non vuole scrivere ghiribizzi e sogni, bisogna che riscontri le cose, e nel riscontrarle va tempo ; e io m’ingegno di spenderlo e non gittarlo via”) et 498 (“e io credo assai a chi ha questa opinione per li riscontri che ci ho sempre auti”).

<sup>46</sup> *Ibid.*, II (legazione auprès de Cesare Borgia), p. 582-583 et 586-587, 590-591.

processus de décision peut toutefois être mise en défaut dès lors que le centre n'est pas vraiment en condition de trancher<sup>47</sup>.

Au terme de ce processus la logique linéaire s'efface devant la logique en spirale d'un temps bousculé où la répartition des rôles et des tâches (la division du travail politique) ne saurait être figée. Bref, Machiavel peut déclarer durant sa *legazione* en France que "noi senza rispetto e largamente scriviamo come ci pare vedere e intendere le cose di qua. E se alcuna cosa è detta temerariamente, è che noi vogliamo più tosto, scrivendo e errando, offendere voi, che non scrivendo e errando, mancare alla città"<sup>48</sup>.

### 3) *Le temps bousculé : les contraintes du temps*

Le chancelier et son destinataire sont toujours pris entre les impératifs d'un temps "mobile" qui impose de perpétuels changements et ceux d'une immobilité - provisoire mais nécessaire - induite par la situation complexe de communication (attente de la réponse ou de la lettre initiale, temps de la circulation des lettres). L'insistance sur la *celerità* est ainsi une constante des *scritti di governo*<sup>49</sup>. Mais c'est aussi ce qui explique l'appel constant de la chancellerie à deux qualités qui constitue une sorte d'oxymore : prudence et diligence<sup>50</sup>, la première tendant à la temporisation et au contrôle du temps en mouvement alors que la seconde tend à une inscription volontariste dans le temps qui court (cette alliance improbable de qualités contradictoires peut même pallier le manque de forces<sup>51</sup>). C'est ce qui explique aussi que l'"*antico costume*" - parfois évoqué pour fixer une règle de conduite<sup>52</sup> - peut être remis en cause par la conjoncture inédite (le *straordinario* qui cesse de renvoyer seulement à une levée d'argent exceptionnelle due à la guerre pour désigner une situation qui échappe à l'"ordre" connu et répertorié des affaires).

\*\*\*

### ***Retard, lacunes et déconnection dans les écrits de gouvernement***

L'héritage des *scritti di governo* s'articule autour de trois effets induits inexorablement qui sont le retard, la lacune et la déconnection. Le retard est dû à la rapidité des événements, la lacune dépend des limites de l'information écrite (tant dans son contenu que dans les formes de sa circulation)<sup>53</sup>, la déconnection est un effet du retard et des lacunes

<sup>47</sup> Dans la *legazione* a Cesare Borgia à la fin de 1502, Machiavel revendique le fait de bousculer la hiérarchie de la communication traditionnelle avec le centre florentin (*LCS*, II, 436, 465, 466 - "io presentuosamente ne ho scritto la opinione mia (...) perché se io non avessi detto come io la 'ntendevo, rispetto allo avere pratico la natura di questo Signore, mi parrebbe non avere fatto lo officio mio").

<sup>48</sup> *Ibid.*, I, 454 :

<sup>49</sup> *Ibid.*, I, lettere 54, 75, 78, 81, 83, 132 (p. 208), 170 (p. 267), 186, 204, 218, 261, 282, 304 et II, p. 288, 318, 587. Ces renvois sont d'ailleurs loin d'être exhaustifs.

<sup>50</sup> A titre d'exemple dans le volume I des *LCS* on trouve près de 90 occurrences de l'appel à la *prudenzia* et une trentaine de la recommandation d'user de *diligenzia*. On remarquera qu'au chapitre des qualités si la prudence, la diligence et la *sollecitudine* sont en général associés aux fonctionnaires en mission, la *virtù* n'est quasiment utilisée que pour les militaires (*LCS*, I, 148, 163 etc.).

<sup>51</sup> *LCS*, I, 163.

<sup>52</sup> *Ibid.*, I, 64, 74, 235 (pour l'éloge de l'*antico costume*)

<sup>53</sup> Ecrivain à la *Signoria* durant sa *legazione* auprès de Cesare Borgia, le 9 octobre 1502, le Secrétaire florentin évoque ainsi ce que l'on comprend grâce à "molte cose che meglio s'intendono che non si scrivono" (*LCS*, II, 349). Cette *legazione* auprès de Cesare Borgia est

de l'écriture et conduit à une crise dans ce que les militaires appelleront plus tard la chaîne de commandement. Du même coup, est lacéré ce tissu conjonctif que représente les *scritti di governo* pour la république, dans la mesure où l'écriture ne peut plus suffire à mettre en place un espace de mots qui consentirait une nouvelle maîtrise du temps. C'est la double complexité de l'espace et du temps réel, ceux des territoires enchevêtrés et des temps de l'histoire accélérée par la guerre, qui s'impose ainsi à l'espace et au temps artificiel des pratiques administratives. Il convient donc de repenser le rapport des mots et des faits au temps de l'histoire en cours : c'est ce que Machiavel tentera de faire dans ces oeuvres majeures en insistant sur quatre lieux de crise du rapport entre le temps historique et les mots de la politique, sa mise en récit. Ces quatre lieux pourraient être formulées autour de quatre mots, de quatre noeuds qui sont les suivants : l'*occasione* (à savoir le croisement du temps de l'individu et du temps de l'histoire et l'inscription de l'homme politique dans la qualité des temps à travers l'*occasione* et la *virtù*)<sup>54</sup>; la *conquista* (à savoir la question de l'expansion comme pensée du temps de l'espace et de la nécessité d'une dynamique de la conquête) ; le *discorso* entendu comme "examen"<sup>55</sup> (cet *offizio di uomo buono* qui est le temps des mots - avec, au passage, la mise en évidence des limites du traité classique et de l'historiographie traditionnelle et humaniste) ; enfin, la *qualità dei tempi* (comme temps des faits et de la complexité des faisceau de données et des causalités à l'oeuvre).

C'est en tranchant ces noeuds-là que l'on peut rechercher de façon crédible une "*verità effettuale della cosa*" (qui est inextricablement et tout autant une "*verità deffettuale della parola*") inscrite dans la nouvelle "*qualità dei tempi*" marquée par l'état d'urgence tant il est vrai que "*in questi tempi si debbe temer d'ogni cosa*"<sup>56</sup> et que "*in questi tempi i peccati veniali sono mortali*"<sup>57</sup>. C'est là d'ailleurs que se trouve sans doute l'apport le plus notable de la position et de la réflexion machiavéliennes : savoir discerner, sous la poussée de la *necessità dei tempi avversi*, la nouveauté des temps. Au passage seront pensées différemment les articulations (toujours particulièrement problématiques dans une république) entre les sphères du civil et du militaire, de l'administratif et du gouvernemental, du conseil et de la décision etc. Du même coup les mots sont devenus des faits (d'où d'ailleurs l'explication du respect de l'auteur pour la langue orale et populaire - le choix est ici plus le fait de la méthode que de l'idéologie...) : Machiavel peut alors poser le lien inextricable entre l'écriture et l'action politique, qui contribuera à faire, y compris des textes rédigés *post res perditas*, des textes d'intervention (au moins jusqu'aux *Istorie fiorentine* dans lesquelles Machiavel trouve enfin son "grand récit" qui l'arrache - pour partie seulement ! - à la dictature du présent qui impose et engage). Du même coup, enfin, plus que de s'éloigner d'une logique républicaine,

---

d'ailleurs un bon exemple des contraintes temporelles de la correspondance entre l'envoyé et la Signoria autant que de l'évolution du statut et des prérogatives de celui-là (cfr *LCS*, II, 433-435, 538-542).

<sup>54</sup> En quelques rares occurrences, *l'occasione* a la même force que dans les textes *post res perditas* : cfr *LCS*, I, 196 ("non ommettere alcuna occasione che ti fussi preaprata dalla fortuna"), 320 (il ne faut pas différer l'action "più che non patissi la occasione") et II, 435 ("chi aspetta tempo e allo, cerca migliore pane che di grano, e (...) tuttavia non si truova l'occasione parata" - proverbe cité par l'anonyme informateur de Machiavel, sur lequel on lira dans ce volume la communication de Paul Larivaille).

<sup>55</sup> *LCS*, I (legazione a Caterina Sforza), 291 : "è mi è parso fare questo discorso a cio' che, inteso le Signorie vostre quello la puo' impedire ne possino fare più ferma risoluzione non la avendo fatta".

<sup>56</sup> *Ibid.*, II, p. 593

<sup>57</sup> Selon ce qu'écrit Marcello Virgilio à Machiavel (*Ibid.*, II, p. 608).

Machiavel peut se consacrer à la fondation, pas à pas, d'une autre république, susceptible de remédier à la corruption de la vieille république florentine.

Jean-Louis Fournel  
Université Paris 8 et FRE CNRS "Les Discours du politique en Europe"  
Novembre 2004



Ajouter en note Godman *From Poliziano to Machiavelli*

Remarque de Vivanti sur mon texte : “Caro Jean-Louis, mi hai fatto davvero un regalo inviandomi la tua relazione al convegno: leggendola, mi sono accorto che gran parte di quello che hai detto mi era sfuggito. Ed è invece uno scritto di grande importanza e densità, su cui occorre riflettere. Forse, in questa stesura, c'è un tono assertivo e astrattizzante, che la versione definitiva correggerà, se - come prometti a p. 6 - moltiplicherai gli esempi. Questi francamente - sia che tu li metta nel testo, sia che li aggiunga in nota, per non appesantire troppo il saggio - mi sembrano indispensabili. (A proposito: la frase del titolo: <sup>3</sup>Acciocché ecc.<sup>2</sup>, l'hai presa dall'ed. Laterza o da quella Nazionale?)

I punti di accordo con te mi sembrano assai numerosi (farei prima a dire che non ho trovato punti di disaccordo). Mi persuade a p. 2 ciò che scrivi sul rischio del <sup>3</sup>teleologismo<sup>2</sup>: da una parte è giusto vedere gli scritti di governo nella loro autonomia, dall'altra è inevitabile pensare che i quindici anni passati nell'apprendere l'arte dello Stato non trascorsero invano, ma hanno fruttato riflessioni, poi riversate nelle grandi opere. E la pratique assidue de la *bottega* (p. 5) rende quell'arte assai diversa dall'opera d'arte burckhardtiana, in quanto è appunto <sup>3</sup>mestiere<sup>2</sup>, non capolavoro. Certo, nel lavoro di Cancelleria hai ragione nel dire che la politica fu anzitutto <sup>3</sup>une affaire de mots à coucher sur le papier<sup>2</sup>: in questo modo apri il problema di quanto Machiavelli fosse esecutore e di quanto fosse motore. La relazione di Bausi (una delle poche volte - posso confessartelo? - in cui ho apprezzato ciò che diceva) mostrava la sensibilità linguistica di Machiavelli: il confronto fra le sue missive e quelle dei suoi collaboratori (come in qualche punto tu fai) potrebbe mostrare la sua sensibilità politica attraverso un maggiore impegno, una maggiore insistenza ecc.

Ho trovato particolarmente <sup>3</sup>inquietanti<sup>2</sup> a p. 3 gli accenni al passato e al futuro. Senza dubbio il rapporto di M. con il passato è suo peculiare (non mi sentirei di contrapporlo a quello dei mercanti e degli umanisti solo perché, a mio parere, sia gli uni che gli altri avevano atteggiamenti diversi e più o meno complessi e disparati, a seconda dei casi). Accenni a una saggezza stoico-cristiana, e sono d'accordo nel pensare che quella di M. se ne differenziasse: anche solo per il fatto che aveva saputo far subito tesoro di Lucrezio (è davvero sorprendente la rapidità della sua acquisizione intellettuale di un'opera così diversa e quasi in urto con il rimanente della tradizione, per di più riscoperta da relativamente poco tempo: Poggio durante il Concilio di Costanza). Ma poi la Roma apprezzata da M. è quella della <sup>3</sup>repubblica tumultuaria<sup>2</sup> e Gabriele ci spiega come quel modello fosse in contrasto con quello che comunemente si pensava.

Né turba meno il futuro. Parli dell'issue apocalyptique, che era certo anche nella visione di Savonarola, ma in altri ancora più accentuata dalle attese suscitate dalle profezie (penso, ad es., ad Arquato). Machiavelli, nei canti carnascialeschi, le prende in giro, e certo resta sempre con i piedi per terra. Le sue paure non hanno nessun riferimento al trascendente, anzi le intelligenze che, secondo qualche filosofo, abitano il sopramondo, sono amiche o almeno compassionevoli degli

uomini: M., alla fine dei suoi giorni, mostra di odiare gli spagnoli, ha paura della debolezza italiana, che apre la penisola agli eserciti stranieri (fra parentesi: non ho mai capito il suo silenzio su Carlo V, a parte l'epigramma su Argo). Oggi è di moda dire che l'Italia non decade per la perdita della sua <sup>3</sup>libertà<sup>2</sup>, e addirittura nel manuale universitario di Donzelli si accusa un'interpretazione del genere di teleologismo (sic!) Penso che M. non sarebbe d'accordo, se pensiamo alla sua affermazione che nessuna provincia può essere felice se non è unita.

Ho sentito la mancanza di una citazione dove dici, p. 7, che M. remarque cette lacune de l'écrit sur l'oral rapporté: non ho ben capito a che cosa ti riferisca. E certo i sette punti che elenchi fra p. 7 e p. 8 hanno bisogno di indicazioni testuali. Quando porti l'esempio della battaglia di San Vincenzo, dove i fiorentini vincono perché i comandanti decidono senza tener conto delle indicazioni della cancelleria, viene fatto di pensare a *Discorsi*, II. 33, dove è lodato l'uso romano di dare ai capitani istruzioni molto generali e non di intervenire per piantare una artiglieria.

Insomma, congratulazioni! E impingua bene il tuo rapido schizzo per la pubblicazione. Affettuosamente

CORRADO